

Des hallucinations, des réflexions et quelques souvenirs

Fabrice P. Saint-Pierre, *Le sénatorium*, Lachine, Pleine Lune, coll. « Plume », 2001, 90 p., 16,95 \$.

Christine Bertrand, *Mine et moi*, Montréal, Leméac, 2002, 128 p., 17,95 \$.

Alexandre Laferrière, *Début et fin d'un espresso*, Montréal, Triptyque, 2002, 236 p., 18 \$.

Benny Vigneault

Number 108, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigneault, B. (2002). Review of [Des hallucinations, des réflexions et quelques souvenirs / Fabrice P. Saint-Pierre, *Le sénatorium*, Lachine, Pleine Lune, coll. « Plume », 2001, 90 p., 16,95 \$. / Christine Bertrand, *Mine et moi*, Montréal, Leméac, 2002, 128 p., 17,95 \$. / Alexandre Laferrière, *Début et fin d'un espresso*, Montréal, Triptyque, 2002, 236 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (108), 23–24.

Des hallucinations, des réflexions et quelques souvenirs

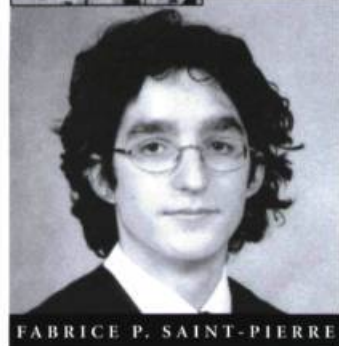
*Au gré des saisons littéraires, les premiers romans se suivent et ne se ressemblent ni en valeur, ni en intérêt, ni en qualité.
La diversité d'histoires, de thèmes et de procédés prévaut ici comme ailleurs, bien évidemment.*

R O M A N | BENNY VIGNEAULT

S'IL FAUT SE GARDER DE CHERCHER LA COMPARAISON, les points de rapprochement peuvent tout de même s'avérer utiles pour éclairer l'un ou l'autre. Au delà de leurs différences respectives, les trois romans choisis et commentés ici présentent tous, d'une certaine manière, une forme d'initiation.

LÀ OÙ RÊVE ET RÉALITÉ S'ENTREMÊLENT

Premier roman d'un jeune homme de Montréal qui, en date de publication (février 2002), poursuivait des études de psychologie à l'Université du Québec à Montréal, *Le sénatorium* contient un univers insolite et hallucinant qui n'est pas sans rappeler 1984 de Georges Orwell – ou encore, moins connues (mais à découvrir !), les bandes dessinées de Marc-Antoine Mathieu. Citoyen modèle, Igor Slobovitch (né Oswald Arthur René Igor Slobovitch, bien des années avant la Grande Révolution démocratique) verra son destin prendre une voie inattendue lorsqu'il sera interné à l'Hôpital central général de refonte de la pensée unique, le Sénatorium, soi-disant pour atteindre un degré supérieur d'existence. Acceptant volontiers son sort, mais non sans crainte ni appréhension, Slobovitch devra se livrer à une sorte de parcours initiatique qui, au bout du compte, grâce aux bons soins des scientifiques et des hauts fonctionnaires de l'État, risquera de lui valoir le titre d'ambassadeur et la garantie du bonheur.



Parallèle au périple de Slobovitch au sein de l'établissement, le narrateur rapportera tour à tour l'histoire du petit Valentin, celle de l'infortuné 53-41-92, celle de l'homme dans l'amphithéâtre ou de l'autre dans la boîte. Autant de digressions qui permettent au lecteur d'en apprendre davantage sur ce monde technocratiquement organisé, sur la vie dans l'Île ou sur le Continent (idéologiquement opposés), sur la société de consommation poussée jusqu'à la caricature, sur l'avènement de la société canine. À ce titre, il faut savoir que le Sénatorium, premier établissement d'un genre qui risque de se multiplier, a été érigé à l'initiative d'un... chien (?). Le début du roman, comme l'ouverture d'un conte, donne le ton à l'ensemble : « Ce récit se passe en l'an faste où l'on élit pour la première fois un chien au

poste de député, brisant ainsi à jamais l'apartheid politique longtemps décrié par le tout-puissant syndicat canin. »

Fable délirante et satirique, *Le sénatorium* tient de ces récits qui s'inspirent des travers de la société contemporaine et invitent à réfléchir. L'asservissement progressif de la société humaine par la société canine n'est certainement pas anodin et peut faire penser, par moments, à Diogène et au cynisme — mais ce n'est qu'une piste parmi d'autres. Pour se rendre au bout de ce premier roman de Fabrice P. Saint-Pierre, le lecteur, à l'instar du personnage principal, devra lui-même se lancer dans un certain périple. Le récit est-il dépourvu de sens ? Certainement pas. Mais ce n'est pas tout le monde qui se rendra au terme de l'expérience, qui y prendra plaisir ou qui y trouvera son compte.

SOUVENIRS D'UN PREMIER AMOUR

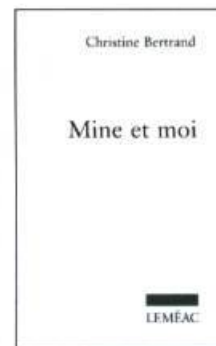
Christine Bertrand nous donne à lire un premier roman d'un tout autre registre. Récit d'apprentissage, *Mine et moi* donne la parole à Félix, un jeune homme à l'âge ingrat, naïf et boutonneux comme un petit crapaud qui, bien des années plus tard, le visage désormais lisse comme de la peau de fesse, raconte l'été de ses quinze ans.

Les gens heureux n'ont-ils pas d'histoire ? De fait, la vie de Félix allait rondement – ses virées avec Max et leurs copains dans la Parisienne de ce dernier, ses amourettes avec Julia, une amie d'enfance, le travail au champ pendant les vacances, etc. Jusqu'à cette apparition chez son meilleur ami, aussi soudaine qu'inattendue, au revenir d'une visite nocturne à la salle de bains...

La transparence du vêtement de nuit qui enveloppait la nouvelle compagne de Denis me dévoilait effrontément ses merveilleux appas. Des rondeurs veloutées, bien sûr, un triangle noir et soyeux, mais surtout un nombril d'une beauté indicible que je n'étais pas près d'oublier. Le nombril du monde.

Obnubilé par les charmes de Jasmine, la nouvelle femme du père de Max, Félix perdra la tête, deviendra gentiment voyeur et charardeur, et en oubliera jusqu'à la pauvre Julia, qui ne sera tout simplement pas de taille à rivaliser avec cette femme plus âgée.

Avec *Mine et moi*, Christine Bertrand a l'heur de livrer une histoire sans prétention, racontée dans une langue souple, imagée et amusante. Peut-on



lui reprocher d'avoir choisi le point de vue du jeune homme plutôt que celui de l'une ou l'autre des deux femmes ? Le résultat aurait été tout autre. Le roman n'est-il pas un peu trop « fleur bleue » ? Certes, l'histoire, portée par de bons sentiments, ne révolutionne rien. Elle offre tout de même un fort agréable moment de lecture qui n'a rien à envier aux meilleurs ouvrages du genre. Du reste, l'écrivaine rapporte avec justesse les sentiments qui traversent l'adolescent devant cet amour inaccessible et irréaliste. Ce n'est qu'au prix d'un grand sacrifice que Félix réussira à se sortir Jasmine de la tête et à passer à une autre étape.

Mine et moi présente une scène de « petite vie de campagne » légère qui rappelle qu'il faut savoir garder à l'âge adulte un peu de cette folie douce qui nous anime parfois. L'obsession de Félix ne l'aura pas amené à assouvir ses fantasmes, mais elle lui donnera l'occasion, bien des années plus tard, d'apprécier la juste valeur de l'amour.

LA VIE, L'AMOUR, LA MORT... ENTRE PARENTHÈSES

Comme le roman de Christine Bertrand, *Début et fin d'un espresso* d'Alexandre Laferrière s'ouvre et se referme avec la saison estivale. Composé de quatre-vingt-dix très courts chapitres pour autant de scènes de la vie quotidienne, l'ensemble se présente à la manière des pages d'un journal ou, mieux, d'un carnet d'écriture qu'on trimballe avec soi au gré de nos pérégrinations. Dans son carnet, Andy Beyond se raconte. Ainsi évoque-t-il, par exemple, sa relation avec Beauté, une strip-teaseuse et « fille déchue, extasiée, bonne au lit et dont l'inéluçable vulgarité mérite le prix Nobel de la classe », quelques soirées verbeuses à « philosophe », le temps passé avec son meilleur ami, Mac Dudeuil, acteur hardi et fervent admirateur de Guns N' Roses, ou alors ses déambulations dans le parc La Fontaine, à la Brigade (pour une poutine au poulet), au *Café Imbroglia* ou au cinéma (pour voir *Chacun cherche son chat*).



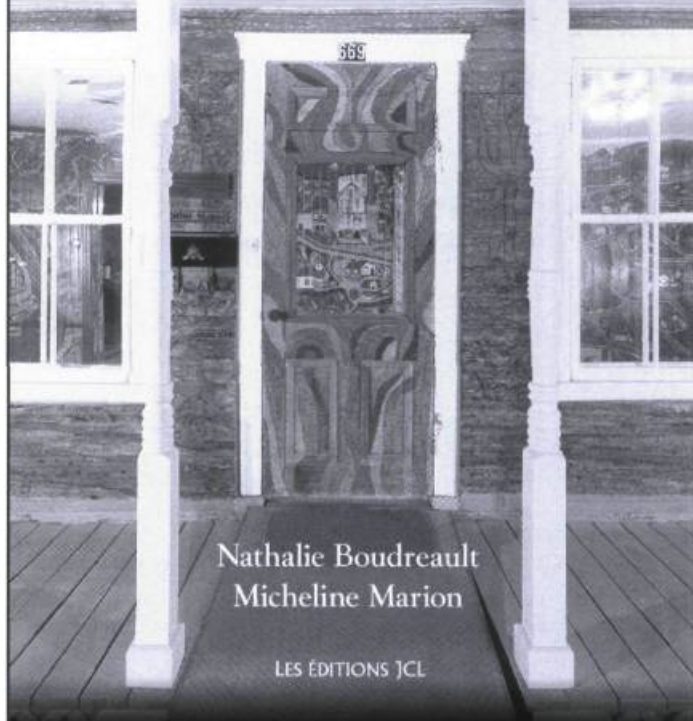
Avec *Début et fin d'un espresso*, Laferrière présente une galerie de personnages plus ou moins désœuvrés, qui mènent une vie de plaisirs et d'oisiveté, en proie à leurs angoisses existentielles respectives. Il règne dans ce roman une atmosphère de mélancolie (proche de certaines chansons de Ferré) propre à l'état d'esprit du personnage, qui se laisse aller à la réflexion et à l'évocation de quelques souvenirs. La mort de Maurice, un ami junkie qui ira se pendre sur le mont Royal, vient-elle assombrir son horizon ? La référence à son oncle et au secret qu'il lui a révélé peu de temps avant de mourir offre un contrepois considérable. La fin de l'été sera pour Andy l'occasion de faire le bilan et de prendre conscience des changements qui se sont opérés en lui.

Le lecteur se prendra par moments à apprécier tout spécialement le discours du narrateur, par l'intelligence de son propos ou la pertinence de ses réflexions – comme ici :

Je me demande comment pense un aveugle qui l'est depuis sa naissance. Nous, qui voyons, nos pensées s'accompagnent d'images, comme nos rêves, nos illusions. Comment les aveugles perçoivent-ils la tristesse ? La peur ? Comment est-il possible de n'avoir aucune image ?

Mais la révolte et l'impertinence qui s'y lisent aussi sonnent faux, le plus souvent, et diluent le plaisir de la lecture.

VILLENEUVE UN HOMME ET SA MAISON



Nathalie Boudreault
Micheline Marion

LES ÉDITIONS JCL

Quand un barbier troque son blaireau pour un pinceau et décide, à la sortie d'une grand-messe, de recouvrir tous les murs de sa maison, nous sommes en présence d'une œuvre rare.

Ouvrir ce livre, c'est non seulement pousser la porte d'un logis unique en son genre, mais c'est surtout pénétrer graduellement dans la pensée même de l'artiste naïf du Saguenay.

En déplaçant l'humble demeure d'Arthur Villeneuve à l'intérieur des murs de La Pulperie de Chicoutimi, on a sauvé une pièce de collection unique. À l'instar des incunables, qu'il faut à tout prix conserver, ces fresques aux couleurs vives raconteront encore dans cent ans un chapitre important de la petite histoire d'un grand Royaume.



d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur

www.jcl.qc.ca